

**LA SOCIÉTÉ
LA VIE INTELLECTUELLE
ET LA VIE ÉCONOMIQUE À ÈZE
DE 1830 À 1860**

Par J.P. FIGHIERA

Le village d'Èze est situé à 10 kilomètres environ à l'est de la ville de Nice dont il a toujours partagé le destin au point de vue politique. C'est un excellent exemple de village perché bâti sur un site de défense. La société, la vie intellectuelle et la vie économique de ce village n'ont à peu près pas évolué pendant la période envisagée. Pendant cette période, le Comté de Nice fait partie du Royaume de Sardaigne qui a pour souverains : Charles-Albert et Victor-Emmanuel II.

Population

Entra 1830 et 1860, les familles qui peuplent le village d'Èze se répartissent entre une trentaine de noms. Les deux plus anciennes et les plus amplement représentées sont celles des Fighiera et des Asso, qui paraissent à Èze dès 1246, où elles sont mentionnées sur le dictionnaire de Provence. Les Fighiera sont probablement venus d'Espagne, à l'époque de la Provence Catalane; les Asso tirent peut-être leur nom d'un prénom ou d'un surnom barbare. À titre de curiosité, précisons qu'en 1860, lors du vote pour la réunion de Nice à la France, sur 198 électeurs ézasques, on comptait 34 Asso et 44 Fighiera.

Au cours du XIV^{ème} siècle paraissent les May; vers 1400 François May, dit Chioco, forme la souche des Ciocco actuels. Au XVII^{ème} siècle viennent les Grinda, vraisemblablement originaires de Châteauneuf Ville Vieille; les Giauffret, les Daniel. Au XVIII^{ème} siècle s'établissent à Èze les familles Fulconis, de l'Escarène; Noble de Tourettes-Revest; Davor de Castellar. Au XVIII^{ème} siècle arrivent, d'Annot, les Fabre ou Fabre ; de Nice, les Bermondy et les Verrina ; de Pigna, en Piémont, les Litardi; de Peillon, les Millo ; de Saint Rémy, dans l'Ain, les Joanton ou Gianton. Enfin la première moitié du XIX^{ème} siècle amène à Èze les familles Biglia, Biron et Carlin, toutes les trois de Nice; Vial et Balestra de Vintimille ; Bodritto de Cartosio en Piémont; Bailet de Villefranche et de Tourettes; Romagnan, de Villefranche; Bianchi de la Turbie.

On remarquera que jusqu'à la Révolution, l'immigration a été très peu importante et ne provenait que des villages voisins. Elle a fortement augmenté à partir de 1800 et tire alors son origine non plus seulement de localités toutes proches comme auparavant, mais du Piémont et de la Ligurie.

Au début du XIX^{ème} siècle, cette population est très groupée : elle vit dans l'enceinte du village. Puis, la sécurité régnant, elle commence à s'égailler sur tout le terroir. En 1838, on compte 357 habitants au village et 130 dans la campagne. En 1858, le village ne contient même plus la moitié de la population : 276 personnes y habitent logeant dans 101 maisons, alors que 304 vivent à la campagne dans 102 maisons éparpillées sur 17 quartiers.

Professions et conditions sociales.

En 1848, sur un "état des Ames" de la paroisse, on relève 72 familles de "contadins", c'est-à-dire d'agriculteurs vivant du produit de leurs propres terres; 25 familles de "colons", c'est-à-dire de paysans travaillant les terres d'autrui; 21 familles (13 "journaliers", autrement dite de gens allant travailler à la journée; 7 familles de personnes vivant de leurs rentes. On trouve on outre 2 "hostes" ou aubergistes, un maître-maçon et 2 cordonniers, une tailleuse et 2 couturières. 6 jeunes filles sont placées comme bonnes à Nice. Enfin 2 jeunes hommes sont à l'armée, l'un comme "canonnier", ou artilleur, l'autre comme carabinier : ayant tiré un "mauvais numéro", ils n'avaient pu se payer un remplaçant.

La population d'Èze est donc, à ce moment essentiellement agricole.

Parmi les familles de "rentiers" 4 appartiennent à une branche des Fighiera descendant de Guillaume Fighiera qui ayant été capitaine dans l'armée espagnole, au début du XVIème siècle, avait été anobli, et avait reçu des armoiries parlantes : "d'or au figuier arraché et fruité au naturel" et une devise qui faisait allusion aux figues-fleurs "Floros moi fructus". Par ses alliances avec les plus notables familles du comté, par les charges que ses membres avaient occupé soit dans l'Église, soit dans l'armée, soit dans la magistrature, cette branche des Fighiera occupait un rang à part dans le village. Cependant, tous ses membres avaient terni et tenaient à honneur de remplir de modestes fonctions communales : c'est ainsi que Louis Fighiera avait été bayle, c'est à-dire juge de paix communal, en 1792, agent national sous le Directoire, maire sous le 1er Empire, de nouveau bayle à la Restauration jusqu'en 1837, époque où le Roi Charles-Albert avait supprimé les fonctions de bayle; il avait alors été élu "Syndic" ou maire et le resta jusqu'à sa mort survenue en 1850 à Nice, et les gens d'Èze étaient allés chercher son corps et l'avaient transporté à bras pour l'ensevelir dans le petit cimetière d'Èze. Un autre, Eugène Fighiera, officier dans l'armée sarde, remplit les fonctions du secrétaire de la commune; après la réorganisation de la garde nationale par le roi Charles-Albert, c'est lui qui, le dimanche après midi sur la place de la Colletta au pied du village fait manœuvrer au son d'un tambour et exercer au maniement des armes les 50 gardes nationaux ezasques. Un autre, Clément Fighiera, est garde royal des "bois et forêts".

Parmi les bourgeois qui habitent à Èze, citons Jean-Baptiste Millo qui a épousé une demoiselle de la famille des de Gubernatis des seigneurs de Gorbio; Benoit Fabre, qui est secrétaire à l'auditorat de guerre de Nice; Louis et Barthélemy Fighiera qui exercent la profession de procureur, c'est-à-dire d'avoué près du Sénat ou cour d'appel de Nice; Don Jean-Baptiste Millo qui est curé d'Èze de 1833 à 1859.

Les distinctions entre les 2 classes sociales les nobles et les bourgeois, d'une part, et les paysans et les ouvriers d'autre part - sont marquées dans le costume et dans les appellations. Nobles et bourgeois portant habituellement la redingote au "levita" et le chapeau haut de forme ou "gazou". Les dames et les demoiselles s'habillent en suivant la mode de Paris. Les paysans portent des vêtements assez grossiers, les hommes enroulent autour de leur taille une ceinture ou "tailhola" les femmes portent de lourdes jupes et un tablier ("faudieu"); pour le travail elles mettent une capeline et les jours de fêtes une coiffe de dentelles ou "caïrou", Les gens du peuple s'adressant à des bourgeois leur donnent le titre de Monsieur ou de Madame. Les nobles reçoivent en outre le qualificatif de "seigneurie"; on les saluait, en disant : "signouria moussu" ou "signouria madama". Ces distinctions semblaient parfaitement normales; on disait volontiers : "un sabatier noun es un comte" (un savetier n'est pas un comte). Mais elles n'empêchent pas nobles, bourgeois et paysans de se réunir dans la même "confrérie" de Pénitents - (les blancs) - où tout le monde était "frère". Beaucoup de bonhomie et de simplicité règnent entre les classes. Paysans, ouvriers ou artisans prennent volontiers pour parrain ou marraine de leurs enfants un "Monsieur" ou "une Dame" qui acceptent toujours de grand cœur.

Les notables s'intéressent aux gens du peuple et les aident de leur mieux. Les villageois sont d'ailleurs fiers de "leurs" notables. Ils comptent le nombre de "levita" qui assistent le dimanche à la messe paroissiale pour s'en vanter, le cas échéant, devant les gens des villages voisins. Une véritable affection unit le propriétaire d'une terre "lou mestré" et son métayer : celui-ci n'omet pas, plusieurs fois par semaine, d'apporter au propriétaire un beau panier "un cavagnou", avec les légumes et les fruits les plus beaux et les œufs les plus frais

provenant de la propriété.

Nobles et bourgeois restaient très attachés à la terre. Ceux d'entre eux, qui occupaient des fonctions à la ville, s'empressaient le samedi soir de prendre la "courriéra", c'est-à-dire la diligence, qui assurait le service Nice-Gênes pour venir passer le dimanche à Èze.

Les mœurs sont honnêtes. Les gens sont encore très religieux. L'homme du peuple qui est en colère s'écrie "couquin de logn" (coquin de bois) en guise de juron. Avant de prononcer un mot grossier, il n'oublie pas de dire "en parlan e me respet" (en parlant avec le respect que je vous dois). Les jeunes filles sont très surveillées; elles doivent rentrer à la maison avant l'angélus du soir : "ave Maria sounada filha retirada" (Ave Maria sonné, fille rentrée). En général, on se mariait jeune et toujours avec le consentement des parents. Les gens d'Èze épousaient soit des compatriotes - souvent des parents- soit des personnes des villages voisins : Villefranche, La Turbie, peille. Ces mariages se faisaient par l'intermédiaire des parents ou d'amis communs. Les jeunes filles étaient dotées en principe avec une somme d'argent, les terres étant réservées aux garçons qui continuaient le nom. En cas de remariage d'un veuf ou d'une veuve, les enfants et les jeunes gens ne manquaient pas d'offrir aux nouveaux mariés un charivari qui en général était peu goûté par les intéressés qui pouvaient "se racheter " en payant une tournée à boire à la jeunesse. Les hommes fument peu; ils chiquent ou ils prisent. Cependant on a gardé le souvenir de femmes qui fumaient la pipe.

Dans toutes les classes sociales, la famille était très fortement organisée. Le père en était le chef craint et obéi, la mère était très respectée. Les enfants vouvoiaient leurs parents.

La vie intellectuelle.

Elle est assez réduite. Les garçons du village vont à l'école chez un prêtre appointé et logé par la commune et qui leur apprend à lire, à écrire, à compter. Cet ecclésiastique doit en outre mener les enfants à la messe tous les dimanches et les jours d'obligation, et les surveiller. En outre la commune lui impose l'obligation de dire tous les jours de fête une messe de très bonne heure - la messe de l'aurore- afin que les travailleurs puissent aller ensuite aux champs. Les enfants qui voudraient poursuivre leurs études - et aucun parent, alors, n'y tient - doivent aller à Nice, au collège des Jésuites, devenu en 1848 collège national. Ces études menaient à la "Maitrise" ou baccalauréat.

Les femmes du peuple sont toutes, à peu près, complètement illettrées.

Nobles et bourgeois savent bien le latin, le français et l'italien (langue officielle imposée au comté de Nice depuis le XVIe siècle).

Mais tout le monde dans la vie courante emploie le dialecte local qui est très proche du dialecte provençal. Nobles et bourgeois: lisent des livres de piété, des œuvres littéraires françaises ou italiennes et les quelques journaux qui paraissent à Nice car on s'intéresse beaucoup aux événements, surtout aux événements politiques; en 1848, la concession d'un "Statuto" ou constitution par le roi Charles-Albert, provoque l'enthousiasme de la population. Ils aiment aussi aller assister aux représentations données à l'opéra de Nice par des troupes italiennes ou françaises. Et les paysans aisés se payent eux aussi parfois une place à l'opéra. On s'écrit assez volontiers entre parents ou entre amis mais ceci reste le privilège des personnes instruites qui sont très peu nombreuses.

Les paysans respectent les "instruits" et n'hésitent pas à leur confier des fonctions

publiques même s'ils sont très jeunes: témoin Louis-Alexandre Fighiera qui fut élu conseiller municipal un 1846 alors que, faisant sa philosophie au collège national de Nice, il avait à peine 18 ans; cette élection, il est vrai, ne fut pas approuvée par l'intendant du comté.

La vie économique.

L'agriculture, on l'a vu, était l'occupation essentielle des ezasques. Le terroir d'Èze, peu étendu - un millier d'hectares environ et en grande partie rocheux - offrait par ailleurs de bonnes terres, des expositions diverses - "ubac" ou "adrech" - et des altitudes assez variées : du niveau de la mer au midi, jusqu'à près de 700 mètres au nord. Peu d'eau, sauf celle fournie par quelques sources ou par des puits creusés dans les terres argileuses. Toutes les cultures étaient faites sur des "planches" ou "faissa" de terre retenues par des murailles en pierres sèches et péniblement défrichées et conquises sur le flanc des collines ou le long de petites vallées ou "valliera". La propriété est très morcelée.

Parmi les arbres fruitiers cultivés à Nice, l'olivier tenait de loin la place la plus importante. Le récolte d'huile en "années pleines" pouvant s'évaluer à 17000 rups, soit à 144000 kilogrammes. Venait ensuite le figuier : les figues étaient consommées fraîches ou bien étaient séchées au soleil sur des claies de roseaux ou "graia" et conservées pour l'hiver, mêlées à des feuilles de lauriers. Puis la vigne qui s'accommode fort bien des coteaux en pente et caillouteux et donnait un vin excellent. L'amandier, amoureux du soleil. Les "agrumes" cultivés dans les terrains bien abrités du bord de mer. Le caroubier dont la silique constituait un aliment de choix pour les chevaux, les ânes et les mulets. Le rustique sorbier qui donnait en abondance des grappes de fruits dont on pouvait tirer une agréable et rafraichissante boisson. Enfin poiriers, pruniers et cerisiers.

On semait le plus possible de blé, mais la récolte ne suffisait pas aux besoins ; il fallait en acheter à Nice. On cultivait aussi les fèves dont on tirait une farine pour épaissir la soupe, les pois chiches, les pommes de terre, l'ail et l'oignon. Dans les "ouarts" ou jardins arrosables on plante des tomates, des haricots, des courges.

Les paysans-propriétaires ou métayers - travaillaient en suivant le rythme du soleil. Levés dès l'aube, ils se couchaient dès que la nuit était tombée. L'été, ils faisaient une légère sieste pendant les heures chaudes de la journée, mais labouraient parfois le soir au clair de lune. Leur journée était jalonnée par l'angélus qui leur indiquait l'heure, le matin, à midi et le soir.

À l'agriculture était étroitement associée transhumance qui amenait à Èze chaque hiver plus d'un millier de moutons et de brebis. Ces troupeaux qui venaient à pied de Tende ou de La Briga, arrivaient pour la Sainte Catherine (25 novembre) et repartaient à la fin mai. Ils paissaient sur toutes les terres incultes, communales ou particulières en vertu de "droit de bandite" qui appartenait à la commune pour la plus grande partie du terroir et à des particuliers pour le reste. Chaque propriétaire, pour avoir du fumier, avait droit à un certain nombre de nuits d'un troupeau de 50 têtes. Les uns, les plus aisés, possédaient à cet effet, des bergeries ou "jassina" dont on peut voir encore un spécimen très bien conservé au Col d'Èze. D'autres obligeaient les bergers à passer la nuit sur la terre à fumer. C'est grâce au fumier produit par les troupeaux de moutons que les propriétaires d'Èze pouvaient fumer convenablement leurs terres.

Les bergers fabriquaient avec le lait de leurs brebis un fromage assez apprécié et

surtout une sorte de caillé ou "brous" que l'on mangeait avec du sucre et de l'eau de fleur d'oranger.

Quant à l'élevage proprement dit, il était à peu près inexistant : quelques vaches, quelques bœufs de labour: des ânes pour le transport des fardeaux, des poules et des lapins.

L'industrie n'est représentée que par quelques moulins à huile ou à farine, mus par une source suffisamment puissante (moulins à eau) ou par une bête de somme (moulins à sang). Détail à noter : le moulin à huile était désigné en dialecte sous le nom "d'edifici" : c'était l'édifice industriel par excellence. Il faut aussi noter l'industrie de la chaux qui était assez importante : les pierres calcaires étaient "cuites" pendant 10 à 11 jours sans arrêt dans des fours à demi enterrés. On obtenait ainsi une excellente chaux vive que l'on vendait à Nice, à Menton, à Monaco. Cette chaux était transportée à dos de mulet jusqu'au petit port de Saint Laurent d'Èze, où elle était chargée sur les bateaux.

L'ouverture de la grande Corniche sous le 1er empire avait donné naissance à une nouvelle industrie : celle des pierres de taille pour la construction. C'est ainsi que l'église Saint Jean-Baptiste qui fut élevée à partir de 1840 à la suite d'un vœu fait par la ville de Nice, fut construite avec des pierres d'Èze.

Le commerce était peu important. L'hôtellerie qui est florissante aujourd'hui, débute à peine sur la grande Corniche, au quartier Pical et dans le village, quelques auberges qui font aussi hôtel ou "hoste" pour les passants. Ces auberges portent des enseignes pittoresques : le rameau de figuier, le rameau d'yeuse, le rameau de pin, la croix blanche. Le dimanche, les hommes y vont volontiers boire un verre de vin et jouer aux cartes, au "vitou" et il arrivait qu'une partie se termine par une querelle, voire par une rixe. On trouve aussi une boucherie et une boulangerie étroitement surveillées par la commune. On vendait de la viande de mouton, de bœuf de Piémont, de chevreau ou d'agneau.

Par ailleurs on vend à Monaco ou à Nice l'excédent de la récolte d'huile ou de vin, des caroubes, des légumes et des pommes de pin produites par les pins noirs d'Autriche, assez abondants dans les bois d'Èze. La commune vend chaque année aussi la fleur de lavande qui croît naturellement sur les terrains communaux.

Les ézasques ne manquent pas de tirer parti des menus-produits du sol : escargots dodus, champignons savoureux, salades sauvages et délicieusement parfumées ("mesclun").

On comptait sur le terroir quelques ruches ("rusca") et quelques modestes élevages de vers à sois).

Ce tableau de la vie économique à Èze ne serait pas complet si nous ne mentionnions pas ici quelques prix de denrées pratiqués en 1830 : 1 rup ou 8 kg de pommes de terre contait 11 sous; 1 rup ou 9 litres d'huile d'olive valait 5 francs; une charge ou 95 litres de bon vin revenait à 17 francs. Les agrumes étaient vendues 8 francs le mille.

Notons qu'à la marne époque les ouvrier qui travaillaient aux fours à chaux, aux moulins, ou dans les carrières de pierres gagnaient 20 ou 30 sous par jour. Les femmes qui étaient employées pour des travaux agricoles recevaient 10 à 15 sous.

Conclusion.

A Èze, la population, comme celle de tout le comté est agricole et très conservatrice. Aussi, entre 1830 et 1860, la société, la vie intellectuelle et la vie économique sont-elles encore assez proches de ce qu'elles étaient sous l'ancien régime.

Jean-Philippe FIGHIERA
4e B/2 - Lycée Masséna-Nice

Sources manuscrites : archives communales d'Èze, archives départementales des Alpes-Maritimes, Fonds sarde. Archives familiales.

Sources orales : traditions de famille.

Nice, le 29 septembre 1963.